

# Le chercheur, ses objets et l'écriture : reprise théorique

Alexandre Ployé

## Introduction

Cet article reprend et élargit une communication orale produite lors d'une journée organisée par la revue *Cliopsy* en janvier 2020 à l'Université d'Amiens, dont le thème de travail était le lien du chercheur clinicien à ses objets de recherche, son parcours de recherche. J'ai eu la chance d'être l'un des invités au pupitre et, en préparation de cet événement, je me suis astreint à une relecture critique d'un texte produit sur ce thème au tout début de mon parcours de chercheur afin de comprendre comment certaines de mes positions théoriques et épistémologiques avaient pu être remaniées au fil des années et de mes engagements de recherche. Je me propose, dans cet article, d'approfondir la réflexion entamée à Amiens au sujet de deux questionnements cardinaux pour les chercheurs cliniciens en sciences de l'éducation : celui du lien du chercheur à ses objets de recherche et celui des conditions de possibilité d'une écriture scientifique de la clinique ; ces questions se posent nécessairement à chaque chercheur clinicien au cours de son parcours professionnel et appellent aussi bien aux élaborations singulières qu'au débat collectif. Ces deux points interrogent la tension entre subjectivité et objectivité dans le processus de construction des savoirs.

En 2014, j'avais écrit dans la revue *Cliopsy* un article intitulé « L'objet à l'ombre du chercheur, le chercheur à la lumière de son objet ». J'étais alors « entré en recherche » depuis trois ans et en thèse depuis une année. Cet article se présentait comme un retour réflexif sur mes premiers pas de chercheur au travers de l'analyse de l'un de mes tout premiers entretiens cliniques. Je cherchais à comprendre pourquoi j'avais produit en milieu d'entretien une relance quelque peu « hors cadre », ressemblant davantage à une injonction qu'à la reprise en écho d'une parole du sujet interviewé, relance qui ne respectait guère les règles fondamentales de l'entretien clinique telles qu'on avait pu me les transmettre dans ma formation clinique. Il s'agissait d'un article où je me livrais au travail d'élaboration de mes liens à mes objets de recherche. Le signifiant « handicap », au cœur de ma relance brutale (« *Et le handicap dans tout ça* ») venait alors, croyais-je, ramasser et condenser lesdits liens. L'invitation à revenir sur cet article pour

la journée d'étude à Amiens m'a d'abord quelque peu dérouté. En effet, je l'ai interprétée comme une demande qui m'était faite, voire mieux, comme l'injonction à remettre au travail une question que je croyais avoir évacuée depuis la rédaction de la thèse. Outre que cet article s'était perdu dans quelque recoin de ma mémoire, je me suis demandé quel intérêt il y aurait à relancer à la fois un questionnement épistémologique sur le chercheur, ses objets et le contre-transfert, de même que sur mes propres investissements psychiques dans la recherche. J'ai suspecté dans cet exercice la possibilité d'une étrange rumination, un rabâchage improductif dans l'acte de s'auto-constituer en matériau et puis, chemin faisant, les premières notes rédigées, je me suis aperçu que ce travail de reprise réunissait les conditions d'une ré-élaboration m'invitant à certaines formes d'aggiornamento aussi bien théoriques qu'intimes. Ce retour au matériau de l'entretien et à l'article qui l'a en partie analysé peut se penser comme la reprise, en tant qu'historien – mon premier métier – et en tant que clinicien, d'une enquête en vue de constituer une nouvelle strate d'analyse.

Je me suis ainsi obligé à une relecture dudit article et, un peu comme quand, vieilli et blanchi, on contemple une photo du passé, j'ai eu le sentiment quelque peu étrange et inquiétant de ne pas me reconnaître complètement. Ce sentiment était cependant une excellente entrée en matière, car il me donnait à penser que bien des choses avaient évolué depuis 2014, aussi bien au plan institutionnel – j'ai achevé et soutenu la thèse, je suis devenu enseignant-chercheur – que psychique ou théorique. Je me propose donc de revenir sur la question du lien du chercheur à ses objets, dans des termes qui ne sont pas tout à fait ceux de 2014.

La figure du chiasme à partir de laquelle s'organisait le titre de l'article résume convenablement ma position théorique de l'époque : en rhétorique, un chiasme permet de mettre en relation des éléments *a priori* disjoints. Dans mon titre, je postulais qu'il existe une relation de contiguïté entre les objets que le chercheur investigate sur la scène professionnelle et ses objets intimes, corrélés à son histoire, à son identité de sujet. Cette relation de contiguïté que j'identifiais dans mon propre travail m'autorisait à proposer, après d'autres, l'idée selon laquelle le chercheur procéderait dans son travail de construction de connaissances à un double dévoilement : il dévoile certaines « vérités » du terrain de la recherche qui prennent alors statut de connaissances académiques et il se dévoile, produisant ainsi des connaissances sur lui-même. Je souhaite soumettre à un nouvel examen cette ligne théorique en remettant en cause sa pertinence, voire sa candeur. Aussi est-ce l'occasion de revenir – ce sera ma première partie – sur cette question cruciale pour les cliniciens de l'implication et du contre-transfert. La démarche clinique d'orientation psychanalytique à laquelle je me réfère, (Blanchard-Laville *et al*, 2005) a de longue date permis de mettre ces thèmes en débat. En 2017, la revue *Cliopsy* y consacrait un numéro entier et je me propose d'apporter ma contribution à l'étude de cette question.

Dans une seconde partie, je m'essaierai à l'analyse de quelques signifiants clés de mon propre texte de 2014 afin de comprendre comment je

fantasmas alors le travail du chercheur. Cela m'invitera à envisager la question du *lien* du chercheur à ses objets sous l'angle du *rapport à*. Car – et ceci est la thèse que je souhaite maintenant défendre – peut-être qu'à présumer un rapport de grande contiguïté entre les objets internes du chercheur en tant qu'il est un sujet et les objets de sa recherche, on en viendrait presque à oublier ce que je considère maintenant comme l'essentiel, à savoir qu'il ne s'agirait de rien d'autre que d'un rapport... raté. En effet, à partir d'une lecture de la section « Les recherches sexuelles infantiles » que Freud ajoute en 1915 aux *Trois essais* de 1905, on peut poser une double hypothèse : le désir du chercheur réactualise quelque chose d'une curiosité sexuelle infantile ou encore de cette « pulsion de savoir ou pulsion du chercheur » évoquée par le père de la psychanalyse (Freud, 1905/1987, p. 123). L'illusion de trouver des réponses à sa curiosité sexuelle infantile serait encore présente dans le travail de l'enseignant-chercheur. Mais, comme Freud le souligne quelques pages plus loin, « les efforts des chercheurs [ici, les enfants] restent malgré tout régulièrement infructueux et s'achèvent sur un renoncement qui entraîne souvent une dégradation durable de la pulsion de savoir » (*Id.*, p. 127). L'enfant-chercheur fabrique des théories, mais échoue à résoudre l'énigme et ce ratage se répète pour le chercheur-adulte qui, à la fois, construit des connaissances et se heurte à un impossible à savoir que redouble un impossible à dire. On peut alors considérer ce ratage à la fois comme la cause possible d'un « renoncement » ou d'une « dégradation » et comme un « mouvement sublimatoire » dont découle selon Sophie de Mijolla-Mellor un « plaisir de pensée » (1992) permettant au chercheur de reconduire ses investissements intellectuels, malgré tout. Ainsi, pourrait-on dire que non seulement une recherche ne porte pas toujours ses fruits, mais qu'en plus, elle ne permet pas plus de trouver ce que l'on ignore chercher, à savoir des réponses à des questions originaires recouvertes par la question de recherche.

Dans une dernière partie, je prolongerai la question du rapport à l'objet par celle du rapport à l'écriture dont elle est le prolongement naturel. En effet, la vocation du chercheur est de produire des connaissances académiques dont le véhicule premier est l'écriture d'articles qui s'inscrivent dans certaines formes composant un canon académique. Si l'on postule que tout rapport du chercheur à ses objets de recherche est un rapport « raté », ne convient-il pas également de faire l'hypothèse que l'écriture n'est elle-même qu'un ratage de plus que l'on chercherait maladroitement à dissimuler sous le voile de l'académisme ? Dès lors, ne pourrait-on s'affranchir de cette « écriture de bois » (Laroche, 2018, p. 161) au profit d'une écriture libérée de certaines entraves et davantage reliée aux mouvements psychiques propres à l'auteur ? Ou bien est-ce là entretenir une nouvelle illusion ?

## Retour épistémologique

L'un des fondements de la démarche clinique, depuis les apports de la psychanalyse à propos de la prise en compte du contre-transfert, repose sur une opération de dessillement : le chercheur est intimement lié à ses objets de recherche. On ne saurait les disjoindre qu'en cédant à l'illusion d'une parfaite objectivité du chercheur, antienne héritée de la tradition scientifique positiviste du 19<sup>e</sup> siècle. Le travail princeps de Georges Devereux sur le contre-transfert du chercheur indiquait, non sans un humour piquant, que « ce que veut une science valable du comportement, ce n'est pas un rat privé de son cortex (au propre ou au figuré) mais un savant à qui on a rendu le sien » (Devereux, 1967/1980, p. 60). Par cortex, il faut entendre l'inconscient de l'observateur dont G. Devereux montre qu'il perturbe inmanquablement la scène observée ; il s'agit alors, pour faire science, d'étudier ces perturbations angoissantes pour le chercheur, car elles sont heuristiques ; de les prendre à bras le corps plutôt que de chercher à les masquer sous le voile pudique d'une méthodologie bien trussée. Ainsi, Philippe Chaussecourte, dans les réflexions qu'il déplie sur le contre-transfert en 2017, dévoile dans un exemple saisissant comment il a pu mobiliser un logiciel de lexicométrie pour se « protéger » de ses propres réflexions à propos de l'enseignant qu'il observait (Chaussecourte, 2017, p. 115).

G. Devereux nomme contre-transfert l'ensemble « des déformations qui affectent la perception » (1967/1980, p. 75), mais il avance dans le point 13 de l'argument qui ouvre son livre que ces déformations sont « plus valables et plus capables de produire des prises de conscience (*insights*) que tout autre type de données » si le chercheur les considère « comme des données fondamentales et caractéristiques des sciences du comportement » (*Id.*, p. 16). Cette prise de position épistémologique de rupture féconde alors l'ensemble des sciences humaines. Plus près de nous, Jacqueline Barus-Michel souligne dans un article qui a fait date, non seulement qu'un « objet peut en cacher un autre », mais également que « le chercheur en sciences humaines devrait être davantage averti de sa propre inclusion dans la recherche » (Barus-Michel, 2013, p. 119). Elle montre avec force la vanité des prétentions à séparer le sujet-chercheur de son terrain et de ses résultats. Dans ce même article, elle précise que « le refoulement préside à la recherche en même temps que la curiosité passionnée qui en est le signe inversé » (*Id.*, p. 124). Il appartiendrait donc au chercheur clinicien de lever le refoulement afin de considérer qu'il est subjectivement investi dans son travail, son terrain, ses objets ; se trouverait ainsi formulée l'une des conditions de la scientificité des démarches cliniques.

Revenant à la fois sur son parcours de chercheuse et s'intéressant à la biographie de G. Devereux, Chantal Costantini creuse ce sillon méthodologique et montre toute la portée heuristique du travail de lever du refoulement ; elle affirme : « Les éléments personnels que j'ai rendu visibles ont été des outils au service d'une plus grande compréhension des

phénomènes étudiés, afin d'étayer le cheminement de mon processus de mise en sens » (Costantini, 2009, p. 111). L'emploi du « je » est, ici et dans nombre de textes cliniques, métonymique de cette dimension qu'on pourrait qualifier d'auto-analytique. C. Costantini montre combien il y a dans toute recherche une dimension biographique qui, non seulement ne saurait être évacuée d'un revers de main, mais qui peut être considérée comme un « outil » au service du chercheur ; elle conclut sur un questionnement supplémentaire qui irrigue à son tour le champ de la clinique : jusqu'à quel point un chercheur doit-il rendre compte de cette dimension dans l'écriture de la recherche ? Il ne s'agirait pas de céder à la nécessité de « l'aveu » biographique, mais de rendre compte du processus de production des connaissances scientifiques qui n'est pas étranger à ce que j'ai appelé dans ma thèse le « détour par soi » du chercheur (Ployé, 2016). Fethi Ben Slama suggérait au clinicien que l'analyse du contre-transfert, s'incarnant dans une réponse à la question « d'où tenez-vous ce que vous avancez ? », garantit la scientificité de ses démarches (Ben Slama, 1989, p. 144). À sa suite, P. Chaussecourte précise que le clinicien devrait ne rendre publiques que les élaborations transférentielles qui « ont fait avancer le procès de connaissance dans la thématique de son travail » (Chaussecourte, 2017, p. 115).

On ne saurait toutefois s'en tenir tout à fait quitte de la question du contre-transfert avec les éléments précités et je propose d'interroger plus avant cette idée du « détour par soi » du chercheur et les illusions qui pourraient l'accompagner. En effet, ma propre expérience et celle de l'accompagnement d'étudiants en master invités à travailler sur leur contre-transfert, me donnent à penser que nous pouvons rapidement céder au fantasme d'une mise en transparence de l'inconscient, voire même de maîtrise de celui-ci. C'est cela que je nomme les illusions du détour par soi.

Florence Giust-Desprairies, dans un ouvrage consacré aux conditions de la construction d'un savoir clinique, écrit que « reconstituer l'image perdue, l'imaginaire [du chercheur] qui travaille à travers les mécanismes de projection, d'intériorisation et d'identification par lequel se forge le fait psychique, en rapport avec les conditions sociales de sa formation, ouvre une voie pour la recherche clinique » (Giust-Desprairies, 2004, p. 30). Selon elle, il y aurait une correspondance à prendre en compte entre « le sujet psychique et le sujet théorisant » (*Id.*, p. 30). Voici qui invite derechef à entretenir quelque doute à l'endroit des épistémologies qui imposent par souci d'objectivité des coupures nettes entre l'énonciation des produits de la recherche et l'énonciateur qui perdrait alors son statut de sujet. Le sujet est et demeure hétérogène, même quand il cherche à faire science. Mais F. Giust-Desprairies pose un avertissement qui fonctionne pour moi comme un second dessillement : ce travail d'élaboration des objets internes au chercheur pris dans la dimension intersubjective du terrain de recherche conditionne le savoir clinique, mais il est aussi « une épreuve de désillusion ». Elle rappelle que Freud lui-même, au moment de sa rupture avec Fliess – Fliess qui cherchait constamment une inscription physiologique

de la névrose –, a dû rompre « avec l'espoir positiviste de saisir le réel » (*Id.*, p. 32). F. Giust-Desprairies poursuit : « l'épistémologie clinique tient précisément sa spécificité de la non-séparation a priori du sujet connaissant et de l'objet à connaître » (*Id.*, p. 62), mais nous invite à penser une double analogie : le travail clinique est du même ordre que le travail poétique, lui-même analogique au travail analytique dans la cure : il s'agit d'abord et avant tout d'un travail de deuil. Il y aurait donc une impossibilité pour le chercheur à « se découvrir » en cherchant à retrouver l'objet perdu. Ce qui est perdu l'est à jamais et, quoiqu'un sujet soit toujours animé par une quête, l'objet de celle-ci continuera à se dérober à lui. L'analogie avec la poésie vient, par ailleurs, souligner que le langage et donc l'écriture de la recherche, s'ils sont le lieu où s'élabore cette quête, sont irrémédiablement marqués du sceau de l'impossibilité à dire l'objet dans une complétude qui n'appartient qu'au fantasme. La parole et l'écriture inscrivent toujours une perte.

Une épistémologie clinique est à penser à partir de cette double condition : le chercheur est un sujet contre-transférentiellement investi sur son terrain de recherche, dont les objets internes, ceux du monde des fantasmes qui structurent son inconscient, sont en lien avec les objets de la recherche. Mais ce lien, dont il s'agit de comprendre quelque chose afin à la fois d'éviter l'illusion de la toute-objectivité et de rendre compte des chemins par lesquels s'élaborent les connaissances, résiste aux efforts de mise en transparence que produit le sujet. Il n'est pas épuisable par l'élaboration des mouvements psychiques inconscients dans une relation que l'on peut qualifier de « transféro-contre-transférentielle ». C'est un lien d'équivoque. Il y a un reste d'insu, de même qu'il y a un reste dans l'analyse qui la rend possiblement « sans fin ». Laurence Gavarini résume ainsi que « pour peu qu'on fasse crédit à l'Inconscient, il devrait nous protéger des tentations de transparence et des fantasmes de maîtrise vis-à-vis de ce qu'on nomme les mouvements contre-transférentiels » (Gavarini, 2017, p. 84).

Quand je relis mon article de 2014, m'apparaît alors clairement l'illusion du moment : je croyais en la toute-puissance de la pensée théorisante, auto-analysante ; je croyais au jour cru qu'allait projeter l'analyse contre-transférentielle de mes investissements de jeune chercheur sur des pans entiers de mon identité de sujet jusque-là restés dans l'ombre. Aussi, l'entrée en recherche a fonctionné pour moi comme l'entrée en analyse, portant avec elle son lot d'illusions et réactivant la croyance infantile en la toute-puissance de la pensée.

## **Le passé d'une illusion**

À la relecture de mon texte, j'ai été proprement saisi par une ambition et une métaphore. Je me propose de revenir ici sur ces deux aspects. L'ambition consistait à vouloir retrouver, dans l'analyse de mon contre-transfert de chercheur, ce que je nommais alors, à partir des travaux

d'Alberto Eigner, un « objet transgénérationnel », à savoir la tragédie du handicap dans ma famille et les non-dits dont elle s'accompagne. Je pensais alors, et sans doute pas tout à fait à tort, que cet objet intime irriguait mon désir de savoir, lui donnait sa charge pulsionnelle et nourrissait ainsi ma posture de chercheur en construction. La métaphore que j'utilisais pour dire cela empruntait au domaine de l'archéologie. Comme je suis historien de formation, cela ne doit pas surprendre. Je voulais « mettre au jour », c'est-à-dire exhumer. Je filais la métaphore de l'objet enseveli quelque part et je prêtais à cette métaphore les habits théoriques d'Abraham et Torok (1987/2001), notamment la notion de crypte. N'était-ce pas alors céder à l'illusion du clinicien comme archéologue de lui-même, exhumant par son insondable capacité à l'auto-analyse des objets semblables à ceux de l'archéologie ? Dégagés de leur gangue de terre ou de celle du refoulement, ces objets diraient la vérité d'une époque ou du sujet. Je pensais « révéler des angles morts », ce qu'on pourrait entendre comme « réveiller les morts », fantasmes dont l'archéologue ne doit pas être très éloigné. Je cédaï à l'illusion d'avoir saisi un signifiant maître, le mot handicap, révélant un objet total, là où il n'y avait qu'un objet parmi d'autres.

Je me console de ce qui m'apparaît aujourd'hui comme l'illusion nécessaire à mon entrée en recherche, en me souvenant que Freud lui-même avait pu céder à cette douloureuse illusion, ce qui peut-être indique qu'elle est intimement liée à toute pulsion de savoir. S. de Mijolla-Mellor rappelle combien est présente dans l'œuvre de l'inventeur de la psychanalyse la métaphore archéologique. Elle parle, dans son ouvrage *Le besoin de savoir* (de Mijolla-Mellor, 2002), de la pulsion à exhumer et du mythe de la matérialité de l'objet-vestige enfoui-désenfoui. Freud, en effet, dresse un complet parallèle entre l'analyste et l'archéologue en 1937 dans « Construction dans l'analyse » : « Son travail de construction ou, si l'on préfère, de reconstruction présente, écrit-il en parlant de l'analyste, une ressemblance profonde avec celui de l'archéologue qui déterre une demeure détruite et ensevelie, ou un monument du passé » (Freud, 1937/2012, p. 271). Cette comparaison reviendrait à dire, précise S. de Mijolla-Mellor, que le « passé de l'individu, ou plus précisément son passé psychique est enseveli comme le sont des vestiges archéologiques » (de Mijolla-Mellor, 2002, p. 108). Ce passé du sujet n'a pas été mutilé et Freud pense qu'à la différence du travail inachevable de l'archéologie, « faire apparaître en entier ce qui a été caché » est une « simple question de technique analytique » (Freud, 1937/2012, p. 272). Dévoiler le caché, exhumer le refoulé comme l'archéologue reconstitue le passé en en déterrants les traces constituerait une trame de fond fantasmatique articulée à la pulsion de savoir chez le fondateur de la psychanalyse. On sait cependant que Freud ne persévère pas toujours dans cette métaphore, qu'il la nuance dans le même texte et qu'à d'autres endroits, il indique qu'on ne peut rendre compte de la vie psychique avec des « images visuelles » comme les ruines peuvent le faire d'une époque révolue. Mais ce qu'il reste de cette métaphore telle que je la retrouve dans mon texte, c'est peut-être l'indice du fantasme sur lequel

s'est étayée mon entrée en recherche et qui, peut-être, habite le clinicien : là où l'épistémologie clinique invite le clinicien à élaborer son contre-transfert, à rendre compte de ses liens à l'objet de recherche, d'aucuns – dont j'ai été – fantasmeraient comme la possibilité du dévoilement complet d'un intime du chercheur, de ce qui a été « caché » par le refoulement, dans l'acte même de chercher-exhumer. Ce fantasme constituerait alors quelque chose comme une théorie magico-sexuelle selon laquelle à la vérité de la science révélée par l'enquête correspondrait comme dans un miroir la vérité du chercheur, de son origine, de ses objets ensevelis. Ce sur quoi j'enquête est l'alibi de ce sur quoi je fantasme d'enquêter. C'est l'équivoque du besoin de savoir du chercheur.

Il me faut désormais en rabattre de mes prétentions originelles à l'exhumation ; j'entretiens désormais quelque doute à propos de cette préconisation répétée, au nom de la scientificité des démarches cliniques, de l'élaboration de l'implication ou du contre-transfert du chercheur. Il y aurait là un imaginaire qui répondrait, à ceux qui professent qu'ils n'en veulent rien savoir de leurs liens à leurs objets, qu'il faut au contraire tout en dire. Un fantasme du rapport étroit du chercheur à ses objets répondrait au fantasme qu'il n'y aurait aucun rapport.

Je me suis ainsi « aperçu » il y a peu, dans la cure, que le signifiant maître que je croyais avoir *exhumé* sur mon terrain de recherche, le handicap, n'était qu'un signifiant parmi d'autres. Peut-être même un signifiant-écran. Un leurre, une illusion. Avec lui, je ne faisais que tourner autour du pot. Il me semble que c'est là le destin du chercheur qui croirait qu'au fond du pot, gît sous le bouillon de l'enquête le secret de son être : tourner autour du pot sans n'en jamais rien saisir ! Cruelle désillusion.

Si, dans mes propres recherches, j'ai pu m'enthousiasmer d'entendre dans les discours de l'autre quelque chose comme mon propre refrain autour du signifiant handicap, je dois convenir qu'il s'est agi d'un enthousiasme provisoire. Au bout de l'enquête, c'est-à-dire au bout de la thèse, je dois bien reconnaître que j'étais travaillé par le sentiment de ne pas en savoir davantage. Un curieux désarroi s'emparait alors du jeune chercheur, un affect que partageaient les collègues nouvellement docteurs en s'en amusant, comme s'il y avait là quelque rite d'initiation : la dépression est le lot commun de l'après-thèse. En effet, si je balaye comme ne comptant pour rien les vagues d'énergie que j'ai mobilisées après la thèse pour acquérir un poste et m'asseoir dans une fonction nouvelle, qu'en était-il de la fougue du thésard, du désir du doctorant ? Me revient alors, si je joue dans l'écriture le jeu des associations libres, la phrase de Swann qui conclut le récit d'*Un amour de Swann* (Proust, 1917) en disant quelque chose comme « tout ça pour une femme qui n'était même pas mon genre ». Y aurait-il un point commun entre la logique de la déception amoureuse – cette logique qui veut qu'aucun objet aimé ne réponde complètement au fantasme qui en a engagé la conquête – et la position du chercheur qui doit bien s'avouer que le savoir construit n'est pas le savoir résolvant l'énigme de son origine ?



C'est en ce sens que je me permets de me ressaisir de l'aphorisme lacanien « il n'y a pas de rapport sexuel ». Je dirais qu'il n'y a pas plus de rapport du chercheur à son objet que de rapport sexuel. Bien sûr, il se passe quelque chose entre deux partenaires lors d'une relation amoureuse et ce quelque chose est de l'ordre d'un fantasme qu'il est impossible d'inscrire, soutient Lacan, dans le langage de la logique mathématique. La notion de non-rapport signe la dimension du ratage propre à toute recherche inconsciente d'un succédané à l'objet perdu de la quête initiale. Aussi, se passe-t-il quelque chose entre le chercheur et l'objet de son enquête, mais ce quelque chose, il me semble que je ne peux plus le saisir comme en 2014 sous l'angle du lien de contiguïté et du fantasme d'une unité retrouvée par la médiation de la recherche.

En effet, je fantasmais alors quelque chose comme « l'exhaustion dans le symbolique » (Julien, 1985/2018, p. 82) de mes propres contenus psychiques restés en carence d'élaboration, par le jeu de l'enquête. D'où la métaphore du titre de l'article d'alors : l'objet de la recherche devait éclairer mes ombres. L'écriture de cet article – comme l'écriture dans la thèse d'un long passage où je racontais en historien les coulisses de mon lien à l'objet handicap – avait la prétention d'épuiser le ça dans le langage, c'est-à-dire d'amener à la conscience ce qui avait été refoulé. Ces textes témoignaient de ce que Philippe Julien, commentateur de J. Lacan, nomme « la fiction d'une parole pleine » (*Id.*, p. 78). Or le langage, d'après l'enseignement de J. Lacan, ne serait jamais que disjonction entre le signifiant et le signifié ; de même que ce que révèle le rapport sexuel et qui signe sa non-existence en tant que rapport de complétude, c'est l'irréparable séparation de deux sujets qui fantasment leur union. Le non-rapport n'est pas une absence de rapport, mais un rapport marqué par la perte et donc le manque.

Je veux dire que je me suis donné bien de la peine pour un petit résultat, car en exhumant le signifiant handicap, je n'ai rien pu dire de ce à quoi s'articule réellement mon désir de chercher, et précisément car cela n'est pas dicible. La coupure du langage est radicale. Si je me penche sur ma double identité de chercheur clinicien et d'historien, il est frappant de constater que dans ces deux inclinaisons de mon désir de savoir, il y a la dimension de l'enquête. C'est le premier sens, chez Hérodote, du mot *histoire*. L'enquête historique ou l'enquête de terrain se rejoignent dans ce qu'elles actualisent à différents moments de ma vie un désir de savoir et, en même temps, son cruel destin de désillusionnement répété. Je dois ainsi me départir de mon ambition initiale qui consistait à croire que le chercheur – le sujet derrière le chercheur pouvait être totalement éclairé par la mise en intrigue de ses objets de recherche. C'était une forme d'illusion de maîtrise et de transparence. Le détour par l'objet de la recherche initierait-il un dévoilement de l'intime du sujet-chercheur ? Aujourd'hui, j'avancerai une thèse quelque peu différente : le regard que pose le chercheur sur les objets du monde, avec une gourmandise répétée, ne suscite en retour que bien peu de lumière sur ce qu'il est. Ce regard révèle son impuissance à saisir le vrai et ne fait finalement que souligner les ombres plutôt que les effacer.

Pour le dire autrement, avec Maud Mannoni, « le sujet s'engage dans une quête infinie de non-su, et cela à travers des défilés de la castration » (Mannoni, 1979, p. 34). Par ailleurs, n'est-ce pas là le point de résistance souhaitable du sujet au discours de la science et au fantasme de transparence complète qu'il porte ?

La démarche scientifique confronte le chercheur à une tension entre, d'un côté, ce Réel qui le constitue et dont il ne sait pas tout, véritable pot autour duquel il tourne et, de l'autre, l'idéal de la science intégrée subjectivement sous la forme d'un idéal du moi du chercheur porté vers ce savoir savant qui sauverait de la division. Il est pris entre au moins deux manières de construire des savoirs : d'une part, le détour par l'angoisse comme le signalait G. Devereux, manière proprement psychanalytique de produire des connaissances et, d'autre part, le discours et les méthodes de la science qui ne veulent rien savoir de l'inconscient. On entend que le clinicien, pour peu qu'il se soit engagé dans des démarches de réflexivité orientées par la psychanalyse, ne pourra pas faire l'économie de ce conflit entre idéal scientifique de la transparence, de la vérité, et opacité de l'inconscient qui ne s'approche que par l'équivoque, car la langue, selon Lacan (1971) qui ici l'écrira la langue, est réservoir d'équivoque. C'est au nom de ces équivoques inévitables qu'à rebours de mes illusions d'entrée en recherche, je veux souligner désormais que le rapport des objets « intimes » du chercheur à ses objets de recherche ne peut pas être un rapport de symétrie, de mise en miroir. Il s'agit plutôt d'un rapport d'équivoque, un rapport « raté ». Or, n'est-ce pas un ratage<sup>1</sup> que l'écriture ne fait que prolonger ?

1. C'est à l'endroit du rapport sexuel que Lacan utilise le mot ratage, pour désigner le produit de la rencontre de l'homme et de la femme : la réussite de l'acte sexuel est le signe d'un ratage, celle d'un rapport bien plus étroit que ne l'est le rapport sexuel (Lacan, 2001, p. 158).

### **La langue de la recherche, la langue du chercheur**

La question de l'écriture de la recherche engage à aborder un nouveau conflit dont je n'ai pu faire l'économie lors de la rédaction de la thèse, un conflit qui oppose, d'un côté, la nécessité d'écrire la recherche dans une langue partageable avec la communauté scientifique et, de l'autre, ce que la psychanalyse nous enseigne à propos de la dimension inexorablement opaque du langage. Si nous abandonnons l'illusion d'une mise en transparence des dimensions contre-transférentielles du rapport aux objets de recherche, ne faut-il se déprendre, dans le même mouvement, de l'idée que l'écriture peut dire le vrai de la science ?

Lors de l'écriture de la thèse, je me suis parfois senti à l'étroit dans les canons du style académique et je me suis autorisé, par endroits, une écriture qu'on a pu, lors de la soutenance de la thèse, qualifier de littéraire, usant d'images, de métaphores ou encore de paraboles. J'ai de la sorte à plusieurs endroits inséré des passages narratifs pour décrire certaines situations comme l'écrivain le ferait pour rendre une atmosphère et caractériser des personnages, notamment quand il s'agissait de rendre sensible la position de liminalité d'élèves en situation de handicap inclus dans un collège ordinaire (Ployé, 2016). Ce qualificatif d'écriture littéraire

sonnait comme une alerte : ne charriait-elle pas une possible tentative de séduction du lecteur au détriment d'une stratégie d'exposition plus académique des savoirs construits qui autoriserait à la nécessaire *disputatio* scientifique ?

La question serait donc : la clinique s'écrit-elle en *langue* académique ? Je veux apporter une réponse nuancée : l'écriture de la recherche ne peut pas plus céder aux sirènes du subjectivisme qu'à celles d'une « écriture de bois » (Laroche, 2018, p. 161) sans sujet. La pente subjectiviste reviendrait à considérer, encore une fois, qu'il y a un rapport de contiguïté totale entre le sujet chercheur et sa langue et, qu'à ce titre, il doit s'autoriser un style radicalement singulier. Ce serait ignorer que le langage est coupure et que ce style singulier ne dit pas plus la vérité du sujet chercheur que le style académique ne dit la vérité de la science. La pente académique, quant à elle, postule trop souvent le nécessaire estompement complet du chercheur en tant qu'il est un sujet qui éloigne de l'objectivité scientifique, lequel se traduit souvent de manière visible par l'interdiction du « je » et sa confusion dans le « nous ». Elle vise à ce que j'appelle la ligne claire de l'écriture, comme il existe dans la bande dessinée une ligne claire, le « style Tintin », langage graphique qui ambitionne la précision et refuse l'exubérance ou l'impressionnisme. L'écriture ne peut pas plus coller au sujet qui écrit dans une connexion intime avec son univers sensible, au prix d'une certaine forme d'incommunicabilité, qu'elle ne doit s'alléger et s'épurer jusqu'à l'oubli du sujet au nom de la discursivité scientifique. L'énonciation ne se confond pas avec son auteur puisqu'elle suppose toujours un dialogue avec un récepteur, mais il n'y a pas d'énonciation sans auteur, quoique parfois ses énoncés puissent lui échapper ! Dans les deux cas, le rapport de communicabilité, à soi-même dans une dérive solipsiste, à la communauté dans une volonté d'effacement du sujet, est là encore un rapport raté. L'écriture est le signe d'une perte que rien ne permet d'éviter.

M'appuyant sur mes propres choix stylistiques, je souhaite proposer une voie de dégagement en examinant la question de la métaphore dans l'écriture. J'ai introduit ma thèse par un vers d'Yves Bonnefoy : « Dans le leurre du seuil » (1975). La lecture du poème éponyme m'a permis de penser ce que jusqu'alors j'avais éprouvé en arpentant le collège terrain de mes recherches : les élèves handicapés étaient leurrés par l'invitation à franchir le seuil d'une salle de classe inclusive à laquelle ils demeuraient cependant étrangers, irrémédiablement prisonniers d'un seuil marquant davantage la clôture que l'ouverture, car ils représentaient pour les enseignants quelque chose de trop inquiétant pour que leur altérité puisse être psychiquement intégrée par eux. Le vers « le leurre du seuil » caractérisait pour moi, avec une économie de moyens et une puissance redoutable, à la fois l'illusion de l'inclusion qui berce les discours ambiants et les défenses psychiques contre l'inquiétante étrangeté que la communauté éducative continue de dresser. À ce titre, la métaphore – et c'est bien là sa fonction – opère une condensation significative. La restituer comme telle dans la recherche était à mon sens porteur de sens aussi bien pour moi que

pour mon lecteur. Car la métaphore n'éloigne pas du vrai, elle en permet l'approche. Catherine Delarue-Breton écrit en ce sens :

« De même que la peinture n'a pas tant vocation à représenter le réel qu'à en renouveler la perception, la métaphore, dans le discours scientifique – comme dans le discours littéraire – vient, parce qu'elle est écart, non pas décrire le réel, mais soutenir le jugement d'approximation (qui n'est pas, rappelons-le, jugement approximatif) qui s'élabore à son propos. » (Delarue-Breton, 2012, p. 143-144)

Dans son sens mathématique, l'approximation est bien l'opération par laquelle on s'approche de la valeur d'un phénomène ou d'une quantité dont la mesure exacte est impossible. Mireille Cifali quant à elle, produit une intéressante réflexion sur l'écriture de la recherche : forte de l'héritage de Michel de Certeau, elle résume les choix qu'elle a faits et auxquels je souscris également :

« Lorsque je construis du savoir clinique sur l'action, lorsque je souhaite permettre à des professionnels une pensée impliquée, lorsque je transmets un savoir de l'affect, je n'hésite pas une seconde : je choisis la narration et la métaphore pour produire de la compréhension. » (Cifali, 2003, p. 44)

Soulignant que l'écriture de la recherche que je qualifie d'académique use de rhétorique, comme toute écriture, M. Cifali insiste sur son rejet des modèles et concepts au profit d'un style riche d'affects dont les métaphores sont le véhicule.

On peut également souligner combien Freud use de métaphores dans son œuvre. Comme le décrit Paul-Laurent Assoun, l'usage métaphorique chez Freud est « loin d'être un simple décorum », elle exprime la « puissance de la pensée » (Assoun, 2009, p. 81). On en retrouve trace dès les premiers écrits pré-analytiques. Ainsi, la métaphore archéologique est présente dès *L'Étiologie de l'hystérie* (1896/1973), où Freud s'exclame : « *Saxa loquuntur* ». Que les pierres parlent ! Procédé didactique, la métaphore génère des relations entre les choses et, loin d'obscurcir la pensée, elle la dévoile. Relevant l'ensemble des passages où Freud file la métaphore archéologique pour décrire cette science nouvelle qu'est la psychanalyse, P.-L. Assoun relève que « le signifiant "psychanalyse" est proprement la résultante et la condensation de ce réseau métaphorique » (Assoun, 2009, p. 85) auquel s'ajoute celui de la chimie et de la chirurgie. La métaphore est de ce fait un procédé littéraire qui fonctionne selon l'un des mécanismes propres au travail du rêve : il met en lien des éléments de signification *a priori* hétérogènes par déplacement et condensation. Ce travail, pour Assoun, permet des « percées » vers des sens nouveaux qui ne trouvaient pas à se dire sans l'usage de cette figure de style. Cependant, la mobilisation de la métaphore dans les écrits freudiens n'est ni gratuite ni affaire d'esthétique littéraire. Elle appelle à des collisions sémantiques qui ne produisent un sens nouveau qu'à partir du travail de dépliement qui organise la suite du texte. Pour assurer son élaboration et sa communicabilité, le texte scientifique peut, à bon droit, mobiliser la

dimension littéraire de la métaphore parce qu'elle traduit le travail de la pensée propre au sujet-chercheur et à condition que celle-ci soit l'objet d'un effort de décondensation qui mettrait en évidence les éléments composant le savoir qu'avait concaténés et encapsulés la métaphore. Ce double travail de métaphorisation-décondensation signerait, au moins pour moi, une forme de transaction entre mon rapport à l'écriture et les nécessités de la production académique. Les conditions d'une écriture proprement clinique ne s'en trouveraient-elles pas alors garanties ? Cette écriture serait également une forme de traduction de l'épistémologie des démarches cliniques d'orientation psychanalytique : elle fait dialoguer une activité de pensée propre au clinicien, irriguée notamment par l'association libre, donnant une place aux productions de l'inconscient véhiculées par le langage, la parole ayant alors un statut davantage associatif qu'explicatif (Giust-Desprairies, 2004, p. 69), avec la nécessité d'entretenir le dialogue académique. Il s'agit ainsi de ne pas renier le singulier dans la parole du chercheur, non pas tant par principe que par impossibilité car, comme le montrent les travaux d'Irène Fenoglio, le discours, « sous quelque matérialité qu'il se présente », porte toujours « les marques spécifiques d'une singularité » (Fenoglio, 2007, p. 6). C. Delarue-Breton (2014) a pu montrer combien l'exercice académique de l'écriture d'un mémoire de master pouvait en certains cas conduire des apprentis-chercheurs à initier un « mouvement d'au(c)torisation », car cette activité « scientifique » s'apparente selon elle à l'expérience culturelle telle que la décrit Winnicott. À ce titre, elle souligne une corrélation entre des mémoires témoignant de la capacité de leur auteur à soutenir une « attitude créative » plutôt qu'une « attitude de soumission » en regard des contraintes extérieures et une évaluation positive desdits mémoires. Le mouvement « d'au(c)torisation du sujet de l'écriture » (Delarue-Breton, 2014, p. 11), souligne-t-elle, est le produit d'un nouage réussi entre réalité interne et réalité externe. L'auteur parvient à se saisir de l'altérité des objets qu'il investigate, en tant que chercheur, de manière créative, et celle-ci se traduit par des formes linguistiques qui composent son style (et qui ne sont pas obligatoirement l'utilisation du pronom *je*, ajoute-t-elle), sa manière de dire. J'ajouterai que l'auteur parvient également, quand il ne cherche pas à gommer tout ce qui dans sa langue signe sa singularité, à se saisir de sa propre altérité, celle de l'inconscient. Il y a alors de l'autre assumé dans l'écriture, fût-elle scientifique, l'autre désignant ici l'inquiétante étrangeté de l'inconscient qui construit le sujet comme autre à lui-même.

## Conclusion

Je veux, pour conclure, souligner un glissement de la notion de rapport raté, que j'ai mobilisée dans cet article, à celle de rapport créatif. Le sujet-chercheur a la potentialité dans son rapport aux objets de ses recherches, dans l'élaboration contre-transférentielle de ce rapport et dans l'écriture de celles-ci de se réinventer, de se mettre et re-mettre en récit dans des

formes qui demeureront toujours inabouties, parcellaires, répétitives sans être du même, etc. Résumons-nous.

- Le rapport aux objets extérieurs devient créatif à condition d'assumer la part de deuil qu'il y a à s'y nouer, à condition de se déprendre d'une illusion de rapport restaurant une unité du sujet. Nul objet si savamment excavé ne sera jamais l'objet perdu, l'objet du fantasme autour duquel un sujet désillusionné continue de tourner, en bonne approximation, sans se duper sur sa capacité à l'atteindre un jour. L'élaboration du contre-transfert est marquée par une dimension aporétique que j'ai voulu souligner, non pour détourner du nécessaire travail auquel est convié le chercheur clinicien, mais pour signaler qu'il est parfois possible, au creux de ce labeur, de céder à l'illusion d'un moi réflexif tout-puissant qui voudrait oublier que l'inconscient, à partir duquel le transfert se déploie, est rétif aux volontés psychologisantes ; il est marqué par la répétition, l'étrangeté. Il échappe. Quoique cela dépasse l'ambition de mon propos, je veux signaler la complexité du geste de formation qui consiste à vouloir faire tenir ensemble ces deux idées (nécessité d'élaborer le contre-transfert mais dimension aporétique de cette démarche) avec des étudiants de master invités à réfléchir lors de séminaires-recherche à leur rapport à l'objet de recherche : mon expérience de ces situations m'a fait observer chez certains étudiants un premier mouvement d'enthousiasme lié à ce travail intellectuel dans lequel je perçois aujourd'hui les effets d'une certaine séduction qui tiendrait à la manière dont j'ai peut-être fait valoir une promesse psychanalytique, mouvement auquel invariablement, le temps de l'écriture venant, succède un moment douloureux de désillusion qui peut engager jusqu'au double rejet du formateur (moi) et de la psychanalyse.

- L'écriture est toujours ratée dans son ambition, soit de traduire un intime du chercheur, car le glissement de l'intérieur à l'extérieur ne se produit jamais sans perte ni gauchissement, soit l'extime de la réalité du monde qu'il est impossible de restituer dans la langue, fût-elle du meilleur bois. Ça ne colle pas ! Ça se noue dans un rapport d'approximation, encore une fois. Cela autorise alors à penser qu'il est possible, voire nécessaire, de laisser libre cours au langage métaphorique en ce qu'il est une articulation créative entre le dedans et le dehors du chercheur.

Ces deux rapports d'approximation que je viens de décrire ne sont donc pas à déplorer. Ils signeraient plutôt l'utilité des démarches cliniques qui les mobiliseraient dans le paysage scientifique, car ils relativisent la propension aux discours de vérité que portent le scientisme ambiant ou bien les discours du religieux. Ils sont utiles, me semble-t-il, pour desserrer l'étau des instances surmoïques qui, dans le milieu de la recherche, inviteraient à des positions tranchées interdisant toute équivoque sur ce que sont la science, le chercheur et l'objectivité ou encore un article de recherche. Le ratage, l'équivoque, l'approximation déprennent des illusions douloureuses et ménagent sur le terrain de la recherche, comme dans son écriture, des espaces de créativité où, pour reprendre l'image de F. Giust-Desprairies, le sujet théorisant et le sujet psychique continuent leur dialogue éternel.

## Références bibliographiques

- Abraham, N. et Torok, M. (2001). *L'écorce et le noyau*. Paris : Champs essais. (Texte original publié en 1987).
- Assoun, P.-L. (2009). *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*. Paris : PUF.
- Barus-Michel, J. (2013). Un objet peut en cacher un autre. Dans V. de Gaulejac et al. (dir), *La recherche clinique en sciences sociales* (p. 119-132). Toulouse : Érès.
- Ben Slama, F. (1989). La question du contre-transfert dans la recherche. Dans C. Revault d'Allonnes (dir), *La démarche clinique en sciences humaines* (p. 139-153). Paris : Dunod.
- Blanchard-Laville, C., Chaussecourte, P., Hatchuel, F. et Pechberty, B. (2005). Recherches cliniques d'orientation psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation. *Revue française de pédagogie*, 151, 111-162.
- Bonnefoy, Y. (1975). *Dans le leurre du seuil*. Paris : Mercure de France.
- Chaussecourte, P. (2017). Autour de la question du « contre transfert du chercheur » dans les recherches cliniques d'orientation psychanalytique en sciences de l'éducation. *Cliopsy*, 17, 107-127.
- Cifali, M. (2003). Éloge d'une pensée métaphorique. *Revue internationale de psychosociologie*. 2, IX, 39-51.
- Costantini, C. (2009). Le chercheur : sujet – objet de sa recherche ? *Cliopsy*, 1, 101-112.
- Delarue-Breton, C. (2012). *Discours scolaire et paradoxe*. Paris : L'Harmattan.
- Delarue-Breton, C. (2014). Créativité, au(c)torisation et dialogisme : le mémoire de master MEEF, miroir de l'expérience psychique ? Dans F. Neveu, P. Blumenthal, L. Hriba, A. Gerstenberg, J. Meinschaefer et S. Prévost, S, *Actes du IV<sup>e</sup> Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF), Symposium « Linguistique de l'écrit, linguistique du texte, sémiotique, stylistique »*. [Disponible en ligne] : <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20140801109>
- De Mijolla-Mellor, S. (1992). *Le plaisir de pensée*. Paris : PUF.
- De Mijolla-Mellor, S. (2002). *Le besoin de savoir*. Paris : Dunod.
- Devereux, G. (1980). De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement. Paris : Flammarion. (Texte original publié en 1967).
- Fenoglio, I. (2007). L'intime étrangeté de la langue. [En ligne]. Disponible sur : <http://lodel.item.ens.fr/item/index.php?id=64244>.
- Freud, S. (1973). L'étiologie de l'hystérie. Dans *Névrose, psychose et perversion* (p. 82-112). Paris : PUF. (Texte original publié en 1896).
- Freud, S. (1987). *Trois essais sur les théories sexuelles infantiles*. Paris : Folio essai. (Texte original publié en 1905).
- Freud, S. (2012). Construction dans l'analyse. Dans *Résultats, idées, Problèmes II* (p. 269-281). Paris : PUF. (Texte original publié en 1937).
- Gavarini, L. (2017). Le contre transfert comme boussole et le transfert à la psychanalyse comme équipement pour tenir la place du répondant en situation clinique. *Cliopsy*, 17, 83-105.
- Giust-Desprairies, F. (2004). *Le désir de penser, construction d'un savoir clinique*. Paris : Tetraède.
- Julien, P. (2018). *Pour lire Jacques Lacan*. Paris : Éditions Points. (Texte original publié en 1985).
- Lacan, J. (1971). *Le séminaire, livre XIXb, le savoir du psychanalyste*. <http://staferla.free.fr/S19b/S19b%20Le%20savoir%20du%20psychanalyste.pdf>. Consulté le 15 septembre 2020.
- Lacan, J. (2001). Télévision. Dans *Autres Écrits* (p. 509-545). Paris : Seuil.
- Lacan, J. (2004). *Le séminaire, livre X, l'angoisse*. Paris : Seuil.
- Laroche, H. (2018). Raconter le qualitatif : quelques sources d'inspiration non conventionnelles. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 24, 157-178.

- Mannoni, M. (1979). *La théorie comme fiction*. Paris : Point essais.
- Pommier, G. (2002). La fin relative de l'analyse. *Figures de la psychanalyse*, 6, 123-143.
- Ployé, A. (2014). L'objet à l'ombre du chercheur, le chercheur à la lumière de son objet. *Cliopsy*, 12, 29-40.
- Ployé, A. (2016). *Les enseignants aux prises avec l'étrangeté : approche clinique de l'inclusion des élèves handicapés au collège*. Thèse de doctorat sous la direction de L. Gavarini, Paris 8.
- Proust, M. (1917). *Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard.

**Alexandre Ployé**  
CIRCEFT-CLEF  
Université Paris Est Creteil

**Pour citer ce texte :**

Ployé, A. (2020). Le chercheur, ses objets et l'écriture : reprise théorique. *Cliopsy*, 24, 9-24.